

CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

Ecriture inclusive et cigarette exclue

Deux débats font tourner les têtes jusqu'à l'absurde. Sur l'écriture inclusive et sur les films où l'on fume sec. Rien à voir ? Tout à voir. Ces deux sujets sont envahis par les passions et les bons sentiments, où l'on préfère tenir un bouc émissaire plutôt que de s'attaquer aux problèmes.

Il y a quelques jours, une sénatrice a interpellé la ministre de la santé, Agnès Buzyn, sur l'inflation galopante de films qui seraient «une incitation culturelle» des jeunes à fumer. Vieux débat. Ce qui est inédit, c'est la réponse de la ministre : elle est d'accord, appelant à une «action ferme». Puis elle a fait machine arrière le 21 novembre – elle a dû prendre une soufflante. Interdire la cigarette à l'écran est une mesure qui n'a aucune chance de voir le jour. Elle est impraticable et elle porte atteinte au principe de la liberté de création. Mais peu importe. Ce qui compte, c'est qu'elle ait pu être envisagée. Elle dit le statut inquiétant que des responsables politiques assignent aux œuvres d'art.

Envisageons le pire scénario. Que dans 100 % des films, on fume tout le temps, comme dans *Le Caire confidentiel*, de Tarik Saleh, un des meilleurs films de 2017, où un flic égyptien se couche et se réveille la clope au bec, eh bien, il faut faire avec. Un artiste n'a pas à tenir compte d'un drame sanitaire, n'a pas à se mettre au service d'une politique, ne doit pas inventer un monde rêvé. Il doit

juste respecter la loi. Quand on commence à voir à l'écran ce qu'on ne voit pas dans la rue, ça sent mauvais pour la démocratie. Et puis passer la cigarette au ciseau, c'est ouvrir la porte à tous les givrés de la censure. Chacun son rôle. L'Etat interdit la publicité pour l'alcool et le tabac, et cela se défend. Mais l'Etat n'a pas à régenter les œuvres. Quand le dessinateur Morris, en 1983, décide de ne plus faire fumer son héros Lucky Luke, c'est son choix, pas celui de l'Etat.

Champions pour hystériser le débat

L'écriture inclusive, elle, a surgi dans un livre scolaire de CE2 – «agriculteur-ric-e-s, artisan-e-s, commerçant-e-s» –, avant que ses défenseur-se-s ne surfent sur le tsunami provoqué par le scandale Harvey Weinstein pour demander que le masculin ne l'emporte plus sur le féminin. Depuis, c'est l'affrontement, observé avec gourmandise par les anglophones, qui n'ont pas ce problème de genre et affirment un peu plus leur domination. Le premier ministre Edouard Philippe a sonné la fin de la récréation, le 21 novembre, en interdisant l'écriture inclusive dans les textes officiels. Mais les enfants turbulents restent nombreux, la Mairie de Paris en tête. Bref, on n'en a pas fini, d'autant que nous sommes champions pour hystériser le débat, le réduire à des oppositions binaires, comme l'a dit l'historien britannique Subir Hazareesingh dans le supplément «Idées» du *Monde* du 18 novembre. Ainsi, certain-e-s résu-

ment notre grammaire à un sommet de machisme alors que l'Académie française qualifie l'écriture inclusive de «péril mortel». Bref, être pour serait progressiste, être contre serait réactionnaire.

Une voie médiane est possible. Féminiser les mots de métiers serait une bonne chose. En revanche, multiplier les points médians et les e, c'est heurter la fluidité de la lecture, et introduire autant de freins pour les élèves qui n'arrivent déjà pas à respecter les accords dans la phrase.

Disons surtout qu'avec la cigarette au cinéma et l'écriture inclusive, on se donne bonne conscience. Il y a un problème ? On ne l'affronte pas, on propose un ersatz de réponse, généreux et impraticable, déconnecté des usages. La cigarette tue de plus en plus ? On l'efface des films. L'acteur Kevin Spacey a violé une dizaine d'hommes ? Ridley Scott l'efface de son prochain film, mais moins pour faire avancer la cause que pour ne pas plomber le succès en salles. Il y a partout du sexisme, dans le cinéma, l'entreprise, à l'université, à l'hôpital, dans la rue ? On stigmatise la langue, et pendant ce temps rien ne se passe.

Dans ces deux affaires, on prend le problème à l'envers. Si on fume moins, la place de la cigarette à l'écran baissera. Si notre société est moins sexiste, la langue évoluera. Il faut plus de sénatrices pour que le mot «sénatrice» s'impose, dit le linguiste Alain Bentolila dans *Le Monde* du 21 novembre. Alain Rey ajoute aujourd'hui dans les colonnes du supplément «Idées» que si la langue écrite est déconnectée de ses usages, donc de la langue parlée, elle s'en trouve fragilisée. Comme serait fragilisé un film sur la vie réelle qui serait coupé de la vie réelle. ■

guerrin@lemonde.fr